

Linguaggi politici nell'Italia del Rinascimento. Atti del Convegno Pisa, 9-11 novembre 2006, sous la dir. d'Andrea GAMBERINI et Giuseppe PETRALIA, Rome, Viella, 2007 ; 1 vol. in-8°, XIV-546 p. (*I libri di Viella*, 71). ISBN : 978-88-8334-284-4. Prix : € 40,00.

S'appuyant sur les études pionnières de K. Skinner et de J.G.A. Pocock, ce volume examine les différentes formes du langage politique en Italie au cours des XIV^e et XV^e siècles. Les É. cherchent à mettre en exergue ses spécificités en privilégiant des sources parfois négligées par leurs devanciers. L'ouvrage se caractérise en effet par un véritable souci d'interdisciplinarité. Les actes diplomatiques et notariés ainsi que la correspondance et les statuts urbains côtoient les récits d'entrées princières, les traités militaires et, même, l'architecture.

L'un des principaux intérêts de ce volume réside, en fait, dans la volonté des É. de décrire une vie politique plus nuancée que l'image traditionnelle d'une Italie de la Renaissance déchirée par deux pensées antagonistes : le régime communal, moribond, et le principat, en pleine ascension. Certes, certaines communications attestent bel et bien de la puissance de l'État princier dans la Péninsule. Les princes mettent en place des stratégies de communication visant à imposer leur pouvoir, que ce soit à travers l'architecture (P. Boucheron), les formulaires des actes princiers (A. Airò, L. Arcangeli), la pensée juridique (F. Senatore) ou militaire (A. Gamberini) ainsi que les institutions fiscales (F. del Tredici). Malgré tout, la plupart des textes rassemblés dans ce volume mettent en exergue la survie d'une certaine autonomie locale en matière décisionnelle, voire, dans certains cas, d'une véritable pensée communale et républicaine. Celle-ci apparaît en fait comme une réalité que le pouvoir princier n'est pas parvenu à effacer et avec laquelle il s'est résolu à cohabiter. À Milan, au temps des Sforza, les assemblées représentatives sont d'ailleurs tolérées par le duc lui-même. La diversité des organes de prises de décisions entretient une cacophonie propice à l'imposer comme le seul arbitre des conflits ce qui accroît son autorité. En contrepartie, celui-ci est contraint de négocier avec des organes intermédiaires. Le gouvernement prend donc davantage l'aspect d'un contrat que d'une lutte (M. Della Misericordia). L'on retrouve les traces de ce phénomène tant au sein de l'administration centrale (F. Cengarle) que dans des villes du contado où les autorités locales – qu'il s'agisse des factions guelfes et gibelines (M. Gentile) ou de l'université de Pise (G. Ciccaglioni) – s'érigent en intermédiaires entre la communauté et le pouvoir ducal. Un phénomène similaire s'observe au sein d'autres espaces politiques comme le marquisat de Mantoue (I. Lazzarini), le duché de Ferrare (L. Turchi) et, bien entendu, la république de Gênes (C. Shaw). Même les révoltes populaires, telles celles que connaît le Piémont à la fin du XIV^e siècle, peuvent être interprétées comme des tentatives de négociations directes entre les humbles et le pouvoir central (A. Barbero).

L'ouvrage met donc en lumière deux facteurs propres au discours politique et, par là, à l'exercice du pouvoir dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles. Il démontre la multiplicité des sujets capables d'élaborer un langage politique (le prince, les factions, les grands, les communautés locales, etc.). Cette constatation entraîne une seconde. Face à l'augmentation des acteurs politiques, c'est le spectre des thématiques abordées par les acteurs du politique qui se dilate. Outre la lutte entre le prince et les défenseurs de l'autonomie communale, d'autres discours investissent le devant de

la scène, tel celui sur la fidélité et la vengeance. Ainsi, la vie politique italienne se révèle bien moins hiérarchisée qu'il n'y paraît. Derrière l'ordre imposé par le prince se cache toute la complexité de rapports de pouvoir multiformes.

Jonathan DUMONT

HUGUES DE SAINT-VICTOR, *De sacramentis christiane fidei*, éd. Rainer BERNDT S.J., Münster, Aschendorff Verlag, 2008 ; 1 vol., 647 p. (*Corpus Victorinum, Textus historici*, 1). ISBN : 978-3-402-10420-0.

Chef-d'œuvre doctrinal d'Hugues de Saint-Victor, le *De sacramentis christianae fidei* est daté de la dernière partie de sa carrière. Il rassemble, retravaille et complète la matière de ses écrits théologiques antérieurs, si bien qu'en préface l'auteur prie ses lecteurs de les corriger d'après ce dernier état de sa pensée. Premier exemple accompli d'un genre littéraire vite devenu classique, la somme de théologie, il exerce jusqu'à la fin du Moyen Âge et au-delà une influence immense, directe à travers ses quelque trois cents manuscrits, ou indirecte à travers Pierre Lombard, Robert de Melun, Alexandre de Halès, Bonaventure et bien d'autres qui le citent largement et en dépendent intimement. Aussi la parution d'une édition nouvelle, la première depuis la *Patrologia latina* (1854, réimpr. en 1880), semble-t-elle propre à réjouir l'ensemble des médiévistes. Cependant, plusieurs défauts ternissent les espérances qu'a fait naître un travail annoncé depuis vingt ans. D'abord, l'introduction frappe par sa maigreur : quatre pages et demi de *Prolegomena* seulement décrivent le projet d'ensemble d'édition des œuvres d'Hugues de Saint-Victor, puis les éditions imprimées du *De sacramentis*, les manuscrits utilisés et les principes d'édition. Aucun effort n'est fait pour reconstituer la généalogie des témoins et l'histoire du texte, alors que des travaux récents ont montré le triple profit d'une démarche stemmatique : pour 1) établir un texte solide, 2) distinguer les rédactions de l'auteur et ses repentirs, 3) décrire la genèse littéraire de l'ouvrage et sa réception différenciée selon les siècles, les régions de l'Europe et les catégories de lecteurs. Un tel laconisme surprend d'autant plus que l'É. annonçait un texte établi sur un manuscrit muni de corrections autographes. Cette espérance spectaculaire est-elle abandonnée, à juste titre pensons-nous ? La question aurait mérité une mise au point. Seconde surprise, l'édition s'appuie sur deux manuscrits anciens (milieu du XII^e s.), mais hétérogènes, l'un pour le livre I de la somme hugonienne (un manuscrit privé, n° 60 des collections privées de l'I.R.H.T.), l'autre pour son livre II (Paris, BnF, lat. 14509). Ces deux témoins successifs sont suivis jusque dans leurs détails graphiques : ligature « & », *punctus elevatus*, etc., sans que l'É. s'autorise même à redresser ou à signaler en note leurs bévues manifestes, pourtant nombreuses (jusqu'à quatre par page, ex. *negligerentius* pour *negligentius* dès la première page). Par bonheur, un apparat donne les leçons, souvent meilleures, de la *Patrologia latina* : grâce à elles on peut rendre au texte latin un sens acceptable. Au lieu donc d'une édition critique, dans laquelle un spécialiste engage sa responsabilité scientifique, on lira la reproduction imprimée d'un témoin, choix obsolète à l'âge de la photographie numérique. Le progrès vis-à-vis de Migne est plus visible quant à l'identification des sources et parallèles. Encore celle-ci n'est-elle pas aussi approfondie qu'on le souhaiterait au regard de la recherche actuelle. Ainsi, bien qu'il soit établi de longue date que les parties II et III du livre I reprennent la matière du *De tribus diebus*, ce traité n'est nulle part mentionné. À l'inverse, fallait-il citer comme parallèles les *Sermones centum* présentés d'après Migne sous le nom du « pseudo-